



CLASSIQUES
GARNIER

Édition de LUBIN (Georges), « Introduction »,
Correspondance, Tome XXIV, Avril 1874 – mai 1876,
SAND (George), p. i-iii

DOI : [10.15122/isbn.978-2-406-08500-3.p.0007](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-406-08500-3.p.0007)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2013. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

INTRODUCTION

Voilà que nous arrivons au terme du voyage. La dernière lettre est là, qui débouche sur le vide. De cette lettre, ma femme ne put longtemps se résoudre à faire la copie destinée à l'impression, elle la mettait de côté, pendant des semaines, avant de s'y décider, comme si elle allait trancher quelque lien invisible et faire mourir George Sand une seconde fois. Espoir de découvrir une dernière lettre plus proche du dénouement fatal ? Mais le carnet où jusqu'au bout la romancière inscrivait les noms des destinataires de son courrier est formel : après le 30 mai 1876 personne n'y figure. On verra aux Annexes que c'est précisément le 30 mai que la maladie fit explosion. Quand elle écrit à son neveu, c'est le matin, Nohant est encore « calme et gai », et bien que « très patraque », elle montre un détachement serein : « ... j'ai fait mon temps et ne m'attriste d'aucune éventualité. » Attitude qui ne se démentira pas pendant la longue agonie : aucune révolte, aucune effroi, seulement l'expression du désir que survienne vite la mort libératrice. Et je pense que les lecteurs de cette Correspondance ne seront pas surpris de découvrir le dernier mot de cette dernière lettre, le dernier tracé par la petite main féconde : c'est le mot « aime ». C'est toujours la même qui écrivait en 1857 : « Le je pense, donc je suis, devrait être : j'aime, donc je suis » (t. XIV, n° 7424).

Dans ce dernier tome encore, comme dans les précédents, les preuves de son grand cœur ne manquent pas : active correspondance avec un jeune inconnu sympathique qu'elle veut aider de conseils judicieux à son entrée dans la vie ; — interventions accompagnées de charités directes pour deux vieilles actrices ; — recommandation pour des écrivains débutants ; — lutte pour assurer des emplois à un ami de jeunesse aux faibles ressources ; — tentatives pour éviter à Flaubert la gêne sérieuse qu'entraîne la faillite d'un parent, en même temps que, fidèle à sa vocation de consolatrice, elle lutte contre la désolation qui submerge l'auteur désarmé de Madame Bovary.

Pendant quarante ans je l'ai regardée vivre ; aujourd'hui je ne la vois pas mourir sans chagrin. Comment pourrait-on quitter sans quelque déchirement celle que l'on a accompagnée partout pendant tant d'années, je ne dirai pas de la naissance à la mort, mais suivant un tracé en zigzag, car l'éditeur de Correspondances restitue la vie de son personnage dans l'ordre chronologique, mais il l'appréhende dans un désordre chaotique : hier lui arrivaient des lettres de la maturité, aujourd'hui c'est un paquet de feuillettes de l'adolescente, demain ce seront des billets où la fatigue de l'âge sera dénoncée par l'écriture tremblée et la brièveté inhabituelle (dix lignes là où naguère trois, quatre pages auraient jailli). Ces « lieues de chien » ont leur charme, celui de l'imprévu, mais obligent à une gymnastique de la mémoire, d'ailleurs stimulante. Les morceaux du puzzle finissent par s'incruster à leur place, chacun délivrant son message qui révèle du nouveau, ou conforte ou explique l'ancien. Sauf qu'il subsiste toujours quelques lettres orphelines, indatables et sans application, pour piquer la curiosité et maintenir bien vivante la passion du chercheur.

C'est en 1864 qu'a commencé la publication de cette Correspondance, mais les travaux d'approche, les préparatifs indispensables, les fondations l'avaient de loin précédée. Au tome XXIV, il est temps de s'interroger : suis-je satisfait d'arriver au bout de l'entreprise ?

Non, car ce fut passionnant d'un bout à l'autre.

Non, car les heures passées en compagnie de George Sand m'ont confirmé que j'avais fait le bon choix.

Non, parce que j'ai vécu avec une personnalité attachante et complexe qui m'a beaucoup apporté et que, moi aussi, comme André Maurois, j'ai eu le bonheur d'aimer.

Oui, car si je fais un bilan général, je puis dire que la Correspondance a amené ou ramené à la romancière beaucoup de lecteurs et d'amis dans le monde entier, et même suscité des éditeurs nouveaux qui ont découvert des terrains en jachère dans son œuvre abondante : je n'aurai donc pas œuvré pour rien.

Est-ce d'ailleurs le moment d'inscrire le mot FIN ? A condition de lui accoler : provisoire. Car, je l'ai laissé prévoir en tête du tome précédent, je tiens en réserve bien des textes tombés entre mes mains trop tard pour figurer à leur date. Il n'est guère de ventes ou de catalogues d'autographes qui n'en aient offert ces années dernières. La chance m'a aidé aussi à retrouver la trace de familles détentrices d'archives plus que centenaires. Récemment encore, une copie ancienne de lettres à Michel de Bourges, plus fidèle que la publication de 1890 apparemment, et comportant quelques inédits, est venue prendre place dans mes cartons.

George Sand et moi donnons donc rendez-vous à nos lecteurs pour un supplément copieux.

On sait que dans les années trente, elle fut appelée par Buloz « la reine de notre génération littéraire ». Au tome XXV, ce sera le lieu de dire, comme le héraut à la mort du monarque : « La Reine est morte, vive la Reine ! »

Georges LUBIN

Ce tome contient 938 numéros, dont 379 en déficit et 559 lettres ou billets, plus un traité. Sur ce dernier total, 452 documents (80 %) ont été copiés ou vérifiés sur autographes, microfilms ou photocopies. 350 sont totalement inédits, 43 le sont partiellement, soit une proportion de 70 %.